

LA SIGNIFICATION ET LA POPULARITÉ DU NATIONALISME

SÁNDOR PETHŐ *

(Extrait) Le nationalisme est probablement le survivant le plus tenace de l'histoire de la politique. Sa présence est démontrable dans la culture politique il y a 200 ans et son influence s'est bien étendue au-delà d'Europe. L'histoire des dernières décennies des pays postcommunistes n'est pas compréhensible sans lui. Cette étude essaie de mettre en évidence les causes derrière sa popularité. Elle part des difficultés relatives à l'interprétation du concept. Ensuite, elle interprète le phénomène du nationalisme en partant du concept d'idéologie politique. Selon l'interprétation de l'auteur, en tant qu'idéologie politique, le nationalisme dispose d'une capacité d'adaptation remarquable. La cause de cela est la convertibilité politique du concept de la nation, et sa conséquence : le nationalisme est capable de se lier avec de nombreuses idéologies politiques ayant des présuppositions théoriques différentes.

Mots-clés : l'empirisme, le siècle des Lumières, l'idéologie, l'idéologie politique, le nationalisme, le concept du nationalisme, les relations internationales, la supranationalité, la nation, l'État-nation, le concept de la nation, le particularisme, le postcommunisme, l'universalisme.

Table des matières :

1. Les difficultés conceptuelles du traitement du nationalisme
2. Le nationalisme comme phénomène central de l'histoire de la politique
3. Le nationalisme comme idéologie
 - a) Les ambivalences du concept de l'idéologie
 - b) L'idéologie politique
4. Le nationalisme comme idéologie politique

*

Si, dans un siècle, quelqu'un écrira l'histoire politique de l'Europe de la fin du 18^e siècle jusqu'à le premier tiers du 21^e, un des concepts-clés de son œuvre serait probablement le nationalisme. On ne sait pas ce qu'il pensera. Il se peut que le mot semblera très familier à lui, mais il se peut également qu'il le jugera obsolète. Dans ce dernier cas, il pourra faire son travail avec le réconfort, que même les idoles les plus tenaces de l'histoire politique font part de l'histoire : ils sont nés, ils existent et ils cessent. Par contre, dans le premier cas, il devra réfléchir sur la raison pour laquelle certains concepts de *l'homo politicus* persistent malgré tous pronostiques scientifiques et contre toutes croyances. Je me doute qu'il devra répondre plutôt à cette dernière question. Toutefois, une chose est sûre : qu'il trouvera abondamment de sources pour son travail. Aujourd'hui, il est facile d'écrire du nationalisme, parce qu'il y a une abondance de matériel de référence pour supporter n'importe quelle interprétation audacieuse, dans non seulement des journaux scientifiques, mais dans la presse quotidienne aussi. Par ailleurs, il est difficile d'écrire du nationalisme. Il y a de divers – à mon avis, cinq prédominants – motifs pour cela.

L'un d'entre eux est l'incertitude sémantique du concept présente dans la discussion politique et dans la littérature théorique. Notre attention a été attirée sur cela, il y a une cinquantaine d'années,¹ mais jusqu'à

* L'auteur : *Sándor Pethő*, PhD, professeur universitaire, Université réformée Gáspár Károli, Faculté de théologie. Le titre de sa thèse : *La norme et l'exception. La voie de Carl Schmitt vers l'état totalitaire 1910-1933*. Ses domaines de recherche : l'histoire de la philosophie, la philosophie de la politique et de la morale, des points de contact entre la pensée politique et théologique.

présent – ou d'autant plus aujourd'hui ? – c'est une des difficultés incontournables de la recherche. L'autre est la direction de la question posée. La plupart de la littérature de la théorie politique sur le nationalisme est rapportable à la matière de quelques questions fondamentales. Parmi celles-ci, la première est la question des composants de l'identité nationale, la deuxième est l'analyse du concept de la nation et la troisième est l'histoire d'impact du nationalisme.² Même si les questions héréditaires posées n'entraînent pas de réponses héréditaires, elles désignent une certaine ligne de conduite. Si l'on s'occupe du problème du nationalisme, on doit d'abord s'ouvrir un passage dans la forêt plus en plus exubérante de cette tradition.

La troisième difficulté est de nature historique. Un de ces composants est que le nationalisme est le survivant tenace de la politique, par conséquent, son concept est celui de la pensée politique. Pendant son histoire de deux siècles, il a pris des formes diverses et a joué des rôles historiques très variés. C'est évident, qu'en tant que l'idéologie de la formation des États-nations, le nationalisme n'avait pas eu la même signification qu'après la composition des 14 points du président Wilson suivant la Grande Guerre. En plus, aucune des deux interprétations ne doivent pas être confondues avec celle qui a pris forme dans l'idéologie fasciste et nazie. Cette dernière s'écarte également, en dépit de toute ressemblance réelle ou supposée, sur plusieurs points des nationalismes de l'Europe de l'Est postcommuniste ; tout comme ceux-ci sont différents de l'un à l'autre. Le nationalisme n'est pas seulement un phénomène à multiples facettes et viable, mais visiblement riche et exubérant ; et sa vitalité n'est pas due entièrement aux circonstances sociopolitiques. Les motifs psychologiques ont la même importance. Sa force mobilisatrice se manifeste de la même manière pendant des périodes intermédiaires et chaotiques, que pendant des époques plus équilibrées de stabilité économique relative et de démocratisation efficace.³ Donc la cause d'origine du nationalisme n'est pas nécessairement la discrimination linguistique et ethnique, l'oppression politique ou un déficit démocratique. L'autre facteur du problème historique est que le nationalisme se manifeste des façons variées pas seulement dans le temps, mais dans l'espace aussi. Déjà au 19^e siècle, c'était en grande partie une illusion que ce phénomène s'est limité à l'Europe.⁴ En réalité, depuis le dernier tiers du 19^e siècle, la présence des idéologies des différentes valeurs ethniques étaient détectables sur le continent de l'Amérique du Nord et du Sud⁵. Toutefois, l'ordre du monde postcolonialiste nous convainc définitivement que, d'une façon paradoxale, le nationalisme est probablement l'idée politique la plus internationale aujourd'hui.

La quatrième difficulté de la définition conceptuelle du nationalisme est relative au problème d'identité. La question ne concerne pas seulement la manière dont on définit le concept de l'identité nationale, car la littérature théorique de la politique y donne de nombreuses propositions. Il est probablement beaucoup plus important d'examiner le concept en ayant sa propre dynamique, qu'avoir des définitions plus ou moins exactes. Cela rend nécessaire la validation réunie de deux points de vue. L'un d'eux est la reconnaissance du fait que l'identité n'est pas une notion homogène. Cela signifie que l'identité nationale n'est qu'une partie de l'identité d'un individu. Comme, par exemple, un « arabe » habitant au long du fleuve Tigre, à part d'un point de vue ethnique, peut s'identifier comme iraquien (sous aspect géographique) et sunnite (en matière de religion), sans parler d'origine tribale⁶. Les autodéfinitions infranationales parallèles ne s'excluent pas nécessairement. En fait, il n'est même pas une nécessité qu'il y ait tout le temps un conflit entre eux. À la fin du 19^e siècle et au début du 20^e, l'élite politique et intellectuelle palestinienne se considérait d'être le sujet de l'Empire ottoman et d'être arabe (à l'égard de la religion) ; elle considérait la Palestine sa patrie et elle pouvait concilier tout cela avec l'identité de sa famille, sa région, sa ville et son entourage géographique local.⁷ Il s'ensuit, qu'en réalité, on est obligé de concevoir l'identité nationale comme une partie de l'ensemble des différentes identités. Si l'autodéfinition nationale est d'une importance éminente, cela procède du fait qu'elle porte une signification politique primaire. D'un autre côté, cela ne signifie pas que n'importe quel élément de l'identité infranationale ne puisse pas, à l'occasion, devenir politique. Néanmoins, le rapport entre les différentes parties d'identité n'est qu'un seul côté du problème.

On doit concevoir la notion de l'identité nationale d'avoir un autre côté souple aussi. L'identité nationale et supranationale sont considérées dans la langue courante, même parfois dans la bibliographie, comme des antithèses. D'une manière générale, c'est la vérité ; cependant, en réalité, ce sont des valeurs extrêmes souples. Les manœuvres entre eux sont déterminées par des valeurs politiques ; d'autre part, l'endoctrinement politique direct (résistant et durable vers l'une direction ou l'autre) peut raidir les limites. Cela rend très

¹ Geertz, 1963, p. 107

² (Anderson, 2000, p. 1)

³ Cf. (Beck, 2005, 1-19)

⁴ (Jaffrelot, 2007, p. 27)

⁵ (Gerstle, 2006, p. 272)

⁶ (Dawisha, 2005, p. 15)

⁷ Cf. (Khalidi, 1997, p. 19)

difficile à l'individu de définir, encore et encore, sa propre place entre les deux pôles. Cela tient au fait que l'endoctrinement attache des valeurs aux deux formes d'identité, et selon ces valeurs, il les classe dans une structure hiérarchique. Un bon exemple historique y est l'ensemble des efforts par lesquels l'idéologie communiste a tenté de déclarer comme « dépassées » les différences nationales et de les éliminer – dans le cadre de « l'internationalisme » prolétarien (en réalité, une sorte de supranationalisme messianique). Sans doute, dans des sociétés plus libres, il y a un plus grand champ d'action, donc l'individu peut tenir plus à ses valeurs autonomes au mépris de l'endoctrinement politique. En partant de cette reconnaissance, il est possible de donner une explication satisfaisante de la résignation des analystes qui disent que l'attachement des peuples européens aux concepts politiques traditionnels (ainsi à l'idée de la nation) refrène considérablement le processus de l'intégration européenne.⁸

Cependant, ce facteur nous emmène au cinquième, et probablement le plus sérieux, difficulté de la matière du nationalisme : son actualité. D'une part, il s'agit naturellement du fait qu'il n'y a pas d'analyste politique, de sociologue ou de journaliste politique sérieux qui nierait la nature contemporaine du nationalisme. Toutefois, c'est l'origine de plusieurs difficultés d'interprétation. L'un d'eux est que l'on doit le saisir pendant qu'il est en mouvement. Autrement dit, on doit fixer un phénomène continuellement en voie de formation pour créer une image instantanée théorique. Cependant, ce n'est encore qu'une question méthodologique. Par ailleurs, la nature de la relation entre le type du nationalisme contemporain et ces variétés historiques est une question de fond. La comparaison des formes modernes et traditionnelles pourrait répondre à cette question-ci : quel est le message du nationalisme pour le présent ? Il se peut qu'il n'y ait une version plus légère de cette question. Son effet politique présent montre que l'on est obligé de tenir en compte d'un quelconque message. Il serait de la naïveté ou de l'hypocrisie de même douter l'existence d'un tel message.

Quand j'ai dit que le nationalisme est le survivant tenace de l'histoire de la politique, je n'ai pas seulement prétendu qu'il dispose d'une continuité historique. En considérant l'histoire du dernier tiers du 20^e et du premier tiers du 21^e siècle, on peut formuler une déclaration encore plus forte. Il n'est pas seulement un phénomène durable, mais efficace, varié et dominant aussi. Sa présence de deux siècles est preuve de sa continuité. Pour juger son efficacité, on n'est pas obligé de lire des œuvres théoriques sérieux, il suffit de suivre la presse quotidienne. Il est possible, qu'on ne surestime pas son importance en disant qu'il est l'idéologie de l'histoire politique ayant la force de mobilisation la plus grande depuis longtemps. En réalité, environ deux tiers des conflits plus ou moins grands autour du monde se laissent rapporter aux motifs nationalistes⁹. Sa présence en Europe, et non seulement aux pays postcommunistes, présente particulièrement beaucoup de soucis. L'idée que par la chute du nazisme et du fascisme, le nationalisme s'est définitivement discrédité, et que l'ère du supranationalisme arrive à grands pas, s'est révélée d'être tout à fait sans fondement. Bien au contraire, plus de deux siècles après la conclusion de la Seconde Guerre mondiale, des tendances explicitement contradictoires se sont mis en place en Europe. À la suite, les efforts à l'intégration supranationale ne se sont pas seulement arrêtés – que l'on pense à la situation actuelle de l'Union Européenne –, mais on remarque proprement un processus de désintégration venant de l'affirmation nationale de soi. Les causes de cela vont loin. En général, il est vrai que le principe directeur des efforts intégrationnels – qui demande des modèles d'action et de réflexion nouveaux à l'Europe¹⁰ – s'est réalisé au maximum en théorie. Vu d'ici, le nationalisme paraît de n'être qu'une des réponses anciennes aux nouveaux défis. Plus précisément, il paraît d'être la redéfinition d'une piste de réponses qui a des réserves pas encore évaluées ; on a évidemment jugé prématurément sur le manque de pertinence de cette piste.

La diversité du nationalisme appartient visiblement à ses traditions historiques. La variété de ses significations relève notamment de cette diversité. La voie traditionnelle de sa méprise est précisément de ne pas la tenir en compte. Du point de vue de l'histoire du concept, la variété est relativement facile à saisir. Il suffit de faire référence à la théorie de l'évolution en cinq étapes établies par Carlton J. Hayes.¹¹ Sa présence plus récente peut être prouvée empiriquement : il suffit de feuilleter des journaux de l'eurodroite pour la vérifier. Dans ce dernier cas, du point de vue théorique, la vraie difficulté sera de saisir les éléments qui relient de différentes variétés historiques.

La critique politique du nationalisme, surtout celle de son rôle dans la politique internationale, est un problème un peu plus compliqué. Il n'est pas nécessaire d'argumenter en plus pour l'existence de son rôle politique international, cependant, les arguments énumérés concernant son importance dépendent de nous : à

⁸ (Smith, 1992)

⁹ (Regehr, 1993, p. 93)

¹⁰ (Pentland, 1973, p. 242)

¹¹ (Hayes, 1931)

quelle école de la théorie des relations internationales s'engage-t-on ? La plupart du phénomène sont probablement interprétables par l'approche réaliste et néoréaliste. En réfléchissant sur ces conclusions, il ne paraît pas d'exagération de dire qu'après la chute de l'idéologie communiste, le nationalisme est devenu – en dehors du marché – le mobile de la politique mondiale.

Au cours des dernières décennies, une immense littérature a été créée sur le nationalisme. Toutefois, cette littérature est visiblement mal proportionnée. Sa partie la plus volumineuse traite l'histoire politique, une grande partie traite les sciences politiques,¹² et une partie plus petite traite la théorie politique. Le nombre des œuvres sur la philosophie politique est probablement le plus inférieur. Indépendamment de la quantité, on y trouve des œuvres importants qui se séparent des banalités anciennes, et des nouvelles initiatives provocantes aussi.¹³

La définition de son concept nécessite la compréhension plus précise du nationalisme. La bibliographie élude souvent cette question, ou, qui est la même chose dans cette situation, elle considère ce concept implicitement connu. Ce dernier signifie en pratique, qu'elle prend la notion quotidienne du nationalisme pour point de départ. Néanmoins, ce concept est émotionnel, ainsi imprécis, il n'est pas donc – ou il l'est juste partiellement – utilisable comme point de départ théorique. La définition du concept est difficile surtout parce que sa diversité historique et politique n'est pas facilement réductible à quelques éléments conceptuels. Ce n'est pas seulement le nombre des éléments qui est douteux, mais aussi la question que quels entre eux considère-t-on déterminants. Par conséquent, tous nos concepts seront inévitablement contingents. Autrement dit, on verra toujours la face du phénomène du nationalisme correspondante à la forme de manifestation que nous choisissons comme élément déterminant de l'idéation. Par voie de conséquence, le concept général du nationalisme provient principalement de l'intensité de l'attachement à la nation. Le concept psychologique le décrit comme un état d'esprit (state of mind) particulier, ou comme une émotion¹⁴ de loyauté vers la nation. D'un point de vue psychologique, cette dernière est assez difficile à distinguer du patriotisme. C'est exactement pourquoi il est possible d'essayer de décrire l'essence du nationalisme par distinction du patriotisme, et inversement, de les considérer des concepts synonymes. Dans ce dernier cas, comme traditionnellement des valeurs se rajoutent au concept du patriotisme, le nationalisme apparaîtra aussi comme un type de valeur. Si l'on s'approche au problème de la part de la théorie politique, le nationalisme peut naturellement être considéré comme idéologie. Il y a deux possibilités dans ce cas. Ou l'on compte avec le fait que la notion de l'idéologie implique encore plus de difficultés définitionnelles, ou l'on se contente des généralités justifiables. Dans ce dernier cas, le nationalisme peut être considéré comme l'idéologie qui relie l'individu et l'État-nation. Par ailleurs, la connexion du concept de l'État-nation et celui du nationalisme est la pratique la plus souvent utilisée, aussi d'un point de vue historique, pour la définition de l'idée du nationalisme. D'après cela, le nationalisme est l'idéologie du développement de l'État-nation. Ce topique¹⁵, particulièrement populaire dans l'historiographie marxiste, est naturellement vrai ; pourtant, du point de vue historique et théorique, il l'est juste partiellement. La création de l'État-nation est une ambition importante et relative à plusieurs ères historiques du nationalisme, mais elle est loin d'être une aspiration absolue. Les variétés culturelles du nationalisme ne l'ont donc pas pour objectif, bien que le nationalisme culturel soit un bon outil et serveur des efforts politiques visant la création de l'État-nation. Bien que celle-ci se formule aujourd'hui aussi comme but à de nombreux égards, plusieurs phénomènes du nationalisme moderne deviennent incompréhensibles si on la considère absolue.

Plusieurs méthodes traditionnelles se sont développées pour résoudre les problèmes conceptuels relatifs à la signification du nationalisme. L'une d'elles est la restriction historique de la terminologie. Dans ce cas, l'étude se limite à l'une ou l'autre époque historique, ou elle les considère du moins comme point de départ. Il s'en ensuit en premier lieu, que l'auteur doit ou renoncer à la généralisation théorique du concept, ou il doit le créer selon la terminologie de l'époque examinée. Le corollaire de cette méthode est le fait, que dans le meilleur des cas, on est capable seulement de faire allusion à la relativité de la terminologie. Une variante fréquente de cette solution est l'attachement (par l'auteur) de l'émergence du nationalisme au début du 19^e siècle, à la fois coupant les fils historiques remontants aux ères plus anciennes.¹⁶ Naturellement, on peut examiner indépendamment les formes et les ambitions du nationalisme du 19^e siècle, mais il est douteux que son essence puisse être décrite en créant ses composants conceptuels uniquement sur la base de sa variété du 19^e siècle. Selon mon interprétation, les formes de la structuration communautaire qui constituent le

¹² Une collection représentative : (Hutchinson, 1994).

¹³ Exemple pour le premier (Canovan, 1996), pour le deuxième (Tamir, 1993).

¹⁴ (Goodin, 1993, p. 3)

¹⁵ Cf. (Hobsbawm, 1991).

¹⁶ Cf. (Kedourie, 1960, p. 9)

préalable du nationalisme sociopolitique sont apparues beaucoup plus tôt, déjà au 17^e siècle. En outre, on prévoit que les nationalismes du 20^e siècle contiennent beaucoup d'éléments qui ne peuvent pas être dérivés de la variété du 19^e siècle.

Une autre solution souvent employée est la délimitation du point de vue de l'histoire des idées. Néanmoins, sa méthodologie est décisivement négative. Cela signifie que l'on n'essaie pas de saisir le phénomène en partant de ces formes d'expression, mais par sa dissociation des idéologies qui existent parallèlement. Selon cette approche, le nationalisme peut être perçu comme l'adversaire du libéralisme et de l'idéologie communiste. Sans aucun doute, la majorité du 19^e et du 20^e siècle y donne lieu. Cependant, il n'est pas certain, combien des formes précoces du nationalisme peuvent être expliquées par cela. Une autre méthode pareillement répandue est la limitation de l'aspect géographique. Sa forme la plus souvent appliquée est la restriction du phénomène du nationalisme à l'Europe. Il n'est pas difficile de reconnaître l'unilatéralité de cette méthode. Comme j'y ai fait allusion, déjà dans le cas du 19^e siècle, il n'y a aucune raison de penser qu'il s'agit d'un phénomène uniquement européen. En examinant le 20^e siècle, cette approche semble particulièrement unilatérale. Avec tout cela, on est encore évidemment loin d'avoir rendu pleinement les possibilités de l'interprétation du phénomène. En réalité, j'ai seulement fait allusion aux trois des approches des plus caractéristiques manifestement unilatérales. Toutefois, quelques conclusions générales peuvent en déjà être formulées à partir de cela.

D'une part, on peut au moins grosso modo délimiter des façons d'approche de *ne pas* utiliser en s'approchant au problème du nationalisme. On ne peut pas le concevoir comme phénomène du 19^e siècle qui se limite à l'Europe, et dont l'essence est entièrement compréhensible à l'aide de ses différences par rapport d'autres idéologies. L'autre conclusion est générale et paradoxale. L'effet des restrictions spatiales, temporelles et relatives à l'histoire des idées est double. La plus étroite la catégorie appliquée, la plus de formes de manifestation du phénomène que l'on peut interpréter. En revanche, il devient plus difficile de comprendre ses caractéristiques générales. Cela ne signifie pas nécessairement que ce sont seulement les formes extrémistes et pathologiques du nationalisme qui sont explicables avec l'aide de ces catégories. Par contre, il signifie que toutes les approches complexes doivent profondément faire attention aux relations entre le point de vue historique et systématique. Cependant, cela nécessiterait une étude méthodologique entière.

Comme ce n'est pas le but de cet œuvre, par la suite, le nationalisme sera considéré comme une idéologie dont l'objectif est de réaliser l'intégration idiosyncratique des groupes sociaux ou quasi sociaux. Selon cette approche, le nationalisme est un type de l'idéologie qui est distingué des autres formes de manifestation par les facteurs concernant la réalisation de l'intégration. Cette idée trace exprès les bornes du nationalisme le plus étroitement possible. L'avantage est que vis-à-vis des formulations restrictives énumérées ci-dessus, elle assure une marge plus étendue pour la compréhension du phénomène. Elle a cependant des limites palpables. Une de ces limites vient du fait que selon cette interprétation, la notion de l'idéologie détermine la signification du nationalisme. Néanmoins, l'idéologie, elle-même est un concept malléable. Par conséquent, avant définir le nationalisme comme idéologie, on doit préciser selon quel concept d'idéologie le fait-on.

La difficulté de définir l'idéologie ne se produit pas d'abord à cause de l'ambiguïté et l'utilisation répandue du concept. Elle ne revient même pas au fait qu'il existe, par conséquent, de nombreuses interprétations, une par une semblant d'être cohérente. Encore moins au fait que ces interprétations (il suffit ici de penser à la différence entre l'interprétation idéologique marxiste et non marxiste) vont dans les directions si opposées qu'elles semblent impossibles de rapprocher. Le problème fondamental est de nature sémantique : au concept, quoiqu'on le veuille ou non, se relie un faible sens péjoratif. On ne s'approprie jamais complètement l'idéologie, même lorsque (ou peut-être encore moins) quand il s'agit de l'idéologisation quotidienne de nos propres actions.¹⁷ La notion de l'idéologie devrait être établie d'une manière non idéologique, bien que toutes inspections impliquent que son usage est par excellence idéologique. Par conséquent, elle semble d'être vide et douteuse déjà pour la réflexion quotidienne. Essayer de la définir semble si impossible, que lorsqu'on veut décider si Épiménide de Knossos, un Crétois, dit la vérité quand il réclame que tous les Crétois mentent toujours¹⁸. Pourtant, ce paradoxe n'écrase pas notre expérience que (comme individus et comme membres d'une société) nous vivons avec des idéologies, sous la gouvernance des idéologies. Il ne soit pas d'exagération de prétendre que c'est précisément cette ambivalence qui fournit la carrière réussie du concept sans précédent. Sans doute, la délimitation traditionnellement employée pour distinguer l'idéologie de la religion assure une assistance énorme. Dans le cas de cette dernière, du point de vue de l'histoire des religions, il s'agit de la jonction de la sphère profane et sacrée. Dans le sens philosophique, la religion sert

¹⁷ Cf. (McLellan, 1995, p. 1)

¹⁸ Cf. (McLellan, 1995, p. 2)

donc d'intermédiaire entre la sphère immanente et transcendante. Par contre, l'idéologie, bien qu'il puisse comporter des éléments quasi religieux, doit être considérée comme partie de l'univers sécularisé.

Cette interprétation est supportée aussi par l'histoire du concept. D'un point de vue historique, la notion de l'idéologie a été créée par le siècle des Lumières français. Néanmoins, ces antécédents philosophiques reviennent aux 16^e et 17^e siècle, jusqu'à la théorie des idoles de Francis Bacon. Son effet est détectable sur l'empirisme anglais tout comme sur le siècle des Lumières français. En faisant partie de cette dernière, c'était A. L. C. Destutt de Tracy qui avait utilisé le concept pour la première fois à la fin du 18^e siècle ; cependant il est devenu répandu seulement au début du 19^e, après la publication de son œuvre, *Éléments d'idéologie*. Comme le travail de Destutt de Tracy exerçait de l'influence sur plusieurs directions (par. ex. Auguste Comte, Thomas Jefferson), la notion s'est intégrée au langage politique relativement vite. En réalité, l'idéologie (dans l'usage de Destutt de Tracy) est l'outil pour déconstruire les idoles de Bacon qui empêchent la connaissance, ou d'autant plus, elle sert à éclairer les mirages. En tant que tel, elle remplit un rôle positif : elle nous facilite d'utiliser des concepts clairement et précisément, autant que possible. Par ailleurs, elle a un caractère clairement critique, dans la mesure où elle sert à réviser nos connaissances traditionnelles. Autrement dit : elle a une fonction d'interprétation et de critique au même temps. Selon le marxisme, plus précisément selon l'œuvre le plus précoce esquissant l'interprétation marxiste de l'histoire, *L'idéologie allemande*, la fonction interprétative devient un élément unilatéralement accentué et fortement critiqué de la notion d'idéologie. Selon cette conception, l'idéologie n'est plus l'outil de la déconstruction des idoles. Au contraire : elle nous éloigne de la réalité, elle s'impose entre la réalité et l'individu qui l'aperçoit. Il est révélateur que l'œuvre de Marx et Engels, qui décrit l'idéologie comme une conscience par excellence fautive, est publiée quelques décennies après *Éléments d'idéologie*. Bien que le marxisme se soit désolidarisé de l'auteur français, et que Marx considérât Destutt de Tracy comme doctrinaire bourgeois notoire (même quelqu'un qui eût du sang de navet), la familiarité du concept est frappante. En réalité, *L'idéologie allemande* inverse le concept d'idéologie de l'auteur français, en y attachant à la fois une valeur particulièrement négative. Au fond, le chemin de l'histoire d'idée conduisant de Destutt de Tracy jusqu'à Marx était naturellement plus sinueux. Ici je voulais faire allusion seulement à la relation entre le branchement du point de départ et celui du marxisme du 20^e siècle. Il est ainsi visible que le concept, ayant une forme originale déjà multifonctionnelle, a subi des changements importants tout au cours de quelques décennies. En vertu de la terminologie de *L'idéologie allemande*, notre aversion vers l'idéologie semble plus logique aussi.

La délimitation de la science et de l'idéologie offre l'autre possibilité de l'interprétation du concept. Cette approche s'est développée des aspects presque canoniques. L'un d'eux se focalise sur la substance, l'autre sur la direction d'impact, le troisième sur le fonctionnement. Selon le premier, l'idéologie contient toujours une certaine substance doctrinale ; selon le deuxième, elle est exogène, c'est-à-dire, sa préoccupation est d'avoir un impact externe ; selon le troisième, elle est beaucoup moins sensible aux défis extérieurs, en raison d'être une science capable d'autocorrection continue. Dans la mesure où la délimitation exprime simplement une opposition, et c'est souvent le cas, cette approche révoque chaque fois le positivisme du 19^e siècle. Si la séparation de la science et de l'idéologie était complète, cela signifierait, d'un côté, que l'autocorrection continue du savoir rendrait (sur le court terme) l'idéologie redondante. De l'autre côté, que les discernements scientifiques ne pourraient pas se manifester d'une forme idéologique. En réalité, comme Foucault écrit, le rôle de l'idéologie n'est trop réduit ni par la rigueur de la méthode, ni par la continuité de l'élimination des erreurs.¹⁹ Sans doute, on ne peut pas considérer l'idéologie purement et simplement comme une forme de l'expérience, bien qu'on n'ait pas raison de se douter du fait qu'elle peut être examinée avec des instruments scientifiques.

Ce type d'inspection a une tradition riche. Particulièrement, si l'on considère qu'il est entré dans la sphère de l'intérêt scientifique relativement tard, au premier tiers du 20^e siècle. Maintenant, la mission n'est ni d'interpréter le concept général de l'idéologie, ni de résumer des résultats des recherches pertinentes. Je vais donc énumérer juste quelques caractéristiques générales qui nous permettront de plus approcher le problème du nationalisme. Au vu de ce qui précède, j'exclus la religion et la science du concept. À ce compte-là, je considère l'idéologie comme un système des mentalités économiques et politiques qui s'organise de devenir une interprétation du monde générale, avec l'intention de répondre aux besoins de la cohérence. En tant que tel, elle dispose de trois fonctions de base. Elle décrit, explique et oriente. À l'égard de l'aspect premier et deuxième, elle a une fonction de compréhension vers le passé, et une fonction de critique vers le présent. Son orientation peut avoir deux sens : vers l'extérieur et vers l'intérieur. Dans le deuxième cas, elle sert à définir l'identité d'une société, tandis que dans le premier cas, elle sert à la distinguer des autres sociétés. La base idéologique de l'intégration duplexe est, dans les deux cas, que l'idéologie offre une interprétation du monde

¹⁹ (Foucault, 1972, p. 186)

cohérente, bien que cela ne se présente pas en réalité chaque fois, mais l'intention l'est toujours. À l'égard de cette particularité, elle ressemble à la philosophie. Cependant, quant aux pratiques sociales, elle en diverge aussi. La philosophie demeure plus ou moins au niveau de l'interprétation du monde, à part des ambitions qui envisagent de temps en temps de la rendre un outil à transformer la société. L'idéologie est davantage capable de mobiliser au profit d'un but ; cela appartient, d'une certaine manière, à son essentiel. Ceci est une formulation exigeant encore plus de nuancement, mais je risquerai de dire : La plus la philosophie tente de déterminer sa mission comme l'exigence marxiste de la transformation du monde, la plus d'éléments idéologiques elle inclut et la plus elle renonce de l'exigence de l'interprétation du monde. L'idéologie selon l'interprétation précédente n'offre pas seulement une interprétation du monde, un cadre conceptuel applicable et une sorte de critique de la réalité, mais aussi des instruments jugés adéquats pour atteindre l'objectif fixé.

Je considère le nationalisme comme un des formes de manifestation des idéologies politiques qui dispose d'une tradition importante. J'entends par l'idéologie politique le type de l'idéologie qui cherche à exécuter les fonctions précédentes dans le domaine de la politique. Considérer le nationalisme comme une idéologie politique nous confronte avec plusieurs difficultés. Le plus général entre eux est le fait que les formes de manifestation des idéologies politiques ne sont pas toujours séparables des formes de manifestation des autres idéologies, même s'ils le sont, ce n'est que proportionnel. Dans le cas du nationalisme, la situation est encore plus complexe. Car le nationalisme est probablement l'idéologie politique qui est la plus facile à identifier, mais qui est la plus difficile à décrire théoriquement. Que l'on accepte le fait qu'il y a des hypothèses anthropologiques derrière toutes les idéologies politiques. Ces hypothèses déterminent sur un nombre de points les objectifs de l'idéologie, et à de nombreux égards, les instruments aussi pour atteindre ce but. L'hypothèse d'un être humain né intrinsèquement bon et libre envisage des objectifs considérablement différents au cas où l'on considère l'être humain méchant ou (au moins) nuisible par nature, ou un être qui exige une libération des contraintes naturelles et sociales. En partant de cette idée, on peut identifier bien les valeurs fondamentales de l'idéologie politique communiste, conservatrice et libérale. Dans le cas du nationalisme, ce n'est pas tout à fait le cas. Si l'on veut assembler le « canon » (construit de quelques points) de l'idéologie politique du nationalisme, la première approche nous permet seulement de dire que, selon sa compréhension, les nations sont des formations naturelles. Les caractéristiques de celles-ci peuvent être décrites et rangées aussi dans des catégories. Dans la mesure où l'on les regarde comme des formations naturelles, il suit que l'on doit considérer le gouvernement fondé sur l'autodétermination nationale comme le seul genre de gouvernement légitime.²⁰ Selon les expériences, on peut ensuite placer ces éléments conceptuels fondamentaux dans des contextes historiques considérablement vagues. Par conséquent, on va arriver aux conclusions remarquablement différentes en ce qui concerne le point de départ du nationalisme. Néanmoins, il semble clair qu'en partant du quelconque point de vue dans cette question, il y a très peu de phénomènes relatifs au nationalisme que l'on peut expliquer en partant des hypothèses anthropologiques. La cause de cela est le fait que pour le nationalisme, l'unité de base n'est pas l'individu, mais la nation, construite par leur société. Du point de vue de la nation, le rôle de l'individu compte si peu qu'il soit inutile de reconnaître des hypothèses anthropologiques qui le concernent.

Au fait que l'on considère des nations comme des formations naturelles pourrait, en théorie, succéder l'établissement d'un besoin universaliste. Toutefois, en réalité, la majorité des idéologies nationalistes ne tire pas cette conclusion. En dépassant la thèse de l'importance générale de la nation, leurs objectifs politiques ne s'éteignent pas au-delà de leur propre sphère d'intérêt national, tout au contraire par exemple des objectifs de l'idéologie communiste. On peut donc découvrir une contradiction entre la possibilité théorique de l'universalité et les objectifs particuliers réellement poursuivis. Cette contradiction est essentielle à cause de deux facteurs. D'un aspect théorique, il s'ensuit que le nationalisme offre un cadre conceptuel étendu pour la discussion des problèmes ; mais paradoxalement, il ne peut formuler ses réponses concernant des défis politiques concrets que dans une sphère théorique relativement limitée. L'autre aspect est relatif au fonctionnement, et il explique bien pourquoi il est difficile de décrire le phénomène théoriquement.

En dépit de sa popularité actuelle et précédente, le nationalisme ne peut pas être considéré comme idéologie substantielle. Cela signifie qu'il a besoin d'une idéologie de « réception » ou « hôte » (host) pour s'affirmer.²¹ La connexion aux autres idéologies est rendue possible par deux circonstances. L'aspiration générale que toutes les idéologies tentent de fournir de l'explication au spectre plus large de l'univers politique que possible. La deuxième circonstance est relative à la malléabilité et à l'émotivité des éléments « canoniques » de l'idéologie nationaliste. Du point de vue de cette connexion, la substance de « l'idéologie porteuse » (la mesure qu'elle peut être harmonisée avec le nationalisme) est de l'importance négligeable,

²⁰ (Kedourie, 1960, p. 12)

²¹ (Finlayson, 2003, p. 100)

même indifférente. Le seul but de la connexion est l'installation des éléments majoritairement émotionnels de l'idéologie nationaliste dans un contexte qui fournit de l'explication rationnelle et qui les garantit de légitimation. À partir de cela, des relations entre des idéologies des plus diverses peuvent se créer. Bien sûr, cette relation est bilatérale : ce n'est pas seulement le nationalisme qui « a besoin » d'autres idéologies, mais le rapport avec lui est « utile » à elles aussi. Surtout pour la raison que le nationalisme peut utiliser ses munitions affectives à éteindre ses objectifs et à mettre en place son message.

Ce mécanisme explique beaucoup la popularité du nationalisme et le fait qu'il peut émerger (et émerge) avec les démarches politiques y tout à fait opposées, comme, par exemple, le conservatisme, le libéralisme, l'idéologie socialiste et même le féminisme. On pose donc la question : Quel est l'élément du nationalisme qui rend possible le développement de ces connexions ? À mon avis, il faut que l'on cherche le motif dans la signification et l'utilisation du concept de la nation, et dans son rôle concernant le « canon » du nationalisme. La première approche est historique. À partir du 18^e siècle, le topique de la référence à l'intérêt et/ou au bien de la nation est devenu librement exploitable (et particulièrement populaire) à toutes les aspirations politiques. La cause de cette popularité réside dans le fait fréquemment (et souvent tragiquement) expérimenté, que la force mobilisatrice de cette référence est assez importante. Cette capacité se laisse ramener au fait que toutes ces références entraînent aussi une hypothèse pas trop dissimulée. Puisque la personne qui se réfère à l'intérêt et le bien de la nation pour mettre en œuvre son projet, implicitement présume qu'il lui-même y est un rapporteur légitime dans le contexte politique en l'occurrence. Cela signifie naturellement qu'elle peut aussi contester cette capacité de ses adversaires politiques. Évidemment, cela ne signifie pas que, dans la discussion politique, la référence à l'intérêt de la nation peut être considérée comme nationalisme dans le sens doctrinal du mot. Cette référence, en soi, n'est pas nécessairement un système, elle peut apparaître aussi comme simple élément rhétorique.

Cependant, on ne peut pas ignorer (et on peut considérer ceci comme l'autre raison) que cette référence repose sur un point cardinal du « canon » du nationalisme du sens le plus étendu. Si les participants de la discussion politique n'attribuaient aucune signification au concept de la nation, toutes les références pareilles seraient absurdes et inefficaces, qui sont des notions synonymes au point de vue de l'action politique. En grande partie même s'il ne la regardaient pas comme particulièrement importante. Le nationalisme se lie inséparablement au concept de la nation et à ses valeurs, pas seulement au sens étymologique et historique, mais à l'égard de sa « négociabilité » politique aussi. Le fondement commun de ces valeurs est la thèse de la nature organique de la nation. Puisque si l'on regarde la nation comme une formation naturelle, on déclare à la fois qu'elle est plus ancienne que d'autres formes d'organisation politique. Dans la mesure où on la considère plus ancienne, cela signifie aussi que les autres formes d'organisation politique sont, réellement ou potentiellement, rapportables à l'idée de la nation. Globalement, l'adaptabilité du nationalisme est en rapport avec la plasticité du concept de la nation. Plus précisément, avec la capacité du concept de la nation d'évoquer simultanément des effets historiques, idéologiques et psychologiques complexes.

La « négociabilité » du nationalisme est facile à démontrer dans le cas de la majorité des idéologies politiques contemporaines. Certes, il y a des cas où cette connexion est évidente, et aussi des cas où elle est assez surprenante. Naturellement, dans le cas du libéralisme, on est d'abord surpris. En comparant le point de départ de ces deux idéologies, on ne trouve effectivement pas beaucoup de ressemblances. À la première fois, on ne voit que l'opposition entre l'inclination individualiste du libéralisme et le collectivisme du nationalisme. Selon le premier, le point de départ est l'individu ; selon l'autre, il est la nation comme communauté. La divergence des objectifs est clairement déductible de la différence des points de départ. Quant au nationalisme, le but et l'intégration de l'individu, tandis que le libéralisme vise la protection de l'influence d'assimilation ou d'oppression des idéologies collectivistes. Cette description approximative désigne déjà une direction possible pour la critique du libéralisme contre le nationalisme. L'orientation principale n'est pas simplement le refus du concept de la nation. La critique du libéralisme contre le nationalisme reconnaît l'efficacité politique et le rôle mobilisateur de l'idée de la nation. Quant à l'essence de la nation comme communauté organique, le libéralisme est beaucoup plus hésitant, bien qu'il soit sans doute visible que cet élément essentiel idéologique est un facteur important de la force mobilisatrice du concept de la nation. La vraie réserve est formée concernant la relation entre la nation comme communauté et les groupes moindres ou les individus qui y appartiennent. D'un point de vue libéral, le danger du nationalisme se manifeste en particulier par la collectivité (donc, dans ce cas, le concept de la nation) qui quasiment fourre sous soi les communautés plus petites, et finalement les individus aussi, les privant ainsi de leur liberté. Jusqu'à ce point-ci, la critique justifie nettement la position traditionnellement formulable sur l'incompatibilité des deux idéologies.

Cependant, il est important de voir qu'il existe une formulation plus nuancée de la critique du libéralisme contre le nationalisme. La base de celle-ci est le nationalisme comme *idéologie* et le nationalisme comme

simple *conscience d'appartenance à une certaine nation*, et la distinction entre les deux. Naturellement, dans le cadre du deuxième, un rapport entre le libéralisme et le nationalisme est déjà imaginable, bien que d'un sens restrictif. Évidemment, si une telle connexion n'était pas possible, on ne serait pas capable de comprendre le phénomène du libéralisme national. Sans cette compréhension, notre connaissance de l'histoire de la politique hongroise de la deuxième moitié du 19^e siècle sera bien incomplète. D'ailleurs, la différenciation, qui permet une connexion, n'est pas l'invention du libéralisme plus récent. Au fait, elle fait déjà partie du programme du libéralisme classique du 19^e siècle formulé par John Stuart Mill. Du moins, il est difficile d'évaluer autrement la tournure que l'état fondé sur les libertés publiques libérales n'est pas vraiment réalisable dans des cadres d'un état multinational. Essentiellement parce que les gens asservis du gouvernement doivent nécessairement disposer d'une sorte de solidarité vers l'un à l'autre ou d'autres types de cohésion. La conscience d'appartenance à la même nation peut créer cette cohésion. Du côté théorique, cela rend possible la connexion du libéralisme et du nationalisme. Toutefois, elle est évidemment aussi la critique des idéologies communautaires contre le libéralisme. Selon une des thèses cardinales de ces idéologies, l'insuffisance la plus importante du libéralisme est exactement ceci : qu'il n'est pas capable de fournir une explication nuancée du rapport entre l'individu et la société qui l'intègre. Autrement dit : Il ignore que les valeurs de base si importantes pour lui (par exemple, la tolérance, la justice, etc.) ont une signification uniquement dans un contexte social. C'est-à-dire, quand on considère l'individu pratiquant ces valeurs comme la partie d'une communauté. Ainsi, la position formulée par Mill au 19^e siècle et la critique du libéralisme communautaire ne sont pas mutuellement exclusives, au contraire, elles se renforcent l'un à l'autre dans un certain sens.

À cause de ses hypothèses théoriques individualistes, le libéralisme est obligé de différencier entre le nationalisme « mauvais » et « bon ». L'objectif de cette différenciation est évidemment de faire usage des éléments du nationalisme d'une façon qui lui rend possible de se dissocier de certaines formes inacceptables. La distinction la plus connue, en effet, construisant la base pour toutes délimitations complémentaires, est celle entre le concept de la nation ethnique (*ethnic*) et civique (*civic*).²² Selon la première conception, la nation est la communauté des citoyens joint par des droits, des obligations et des liens de différentes responsabilités. Selon la conception ethnique, la nation est principalement une communauté qui s'organise des bases de parenté, historiques et culturelles. Une variation géographique de celle-ci est la distinction entre le nationalisme occidental et oriental. Dans ce cas, le deuxième est le synonyme du nationalisme civique, et le premier est celui du nationalisme autoritaire. La distinction occidentale-orientale peut se reformuler comme civique-territoriale, ethnique-généalogique, individualiste-libertaire ou bien collectiviste-autoritaire.²³ Il est cependant problématique de décider si la différenciation entre la forme « bonne » et « mauvaise » ou adaptable et rejetable du nationalisme dépose d'une utilité universelle ou c'est seulement le libéralisme qui y attache une signification.

On peut trouver une partie de la réponse au point de départ historique. La caractéristique la plus apparente du nationalisme est qu'il est incomplet comme idéologie, c'est-à-dire, qu'il a besoin de l'aide d'autres idéologies pour s'affirmer ; cependant, en tant que mouvement politique, il est efficace, déterminant jusqu'à présent (et mieux que cela) réussi. Cela signifie qu'on ne peut pas comprendre l'essentiel du phénomène uniquement du point de vue de l'idéologie politique, on est obligé de prendre en considération cette dualité. Certes, le nationalisme peut être interprété comme idéologie politique, néanmoins, il faut le regarder du côté des effets idéologiques et historiques, c'est-à-dire, de la dualité de la théorie et du pratique. Vu de ce point, la distinction entre le nationalisme « bon » et « mauvais » (peu importe quelle forme prend-on) rend la compréhension du phénomène plus difficile au lieu de la faciliter. Essentiellement parce que en décomposant le phénomène en antonymes, elle renonce à saisir sa complexité. Sans aucun doute, cette décomposition a une certaine valeur historique, sans parler de son utilité politique, mais d'un point de vue théorique, ses valeurs explicatives ne sont pas très importantes. Une chose est certaine : on ne peut pas fonder l'analyse exhaustive du phénomène du nationalisme sur celle-là.

La question est donc : Comment peut-on le faire et est-il vraiment possible ? À mon avis, oui. Dans le cas où l'on base son explication sur l'élément commun entre le nationalisme comme idéologie et le nationalisme comme mouvement politique. L'opération est autant difficile que intéressante. Quant à l'idéologie, on doit découvrir un élément commun qui explique « l'insuffisance », et quant au mouvement politique, on doit en trouver un qui explique le succès. L'idée qui peut servir de base est celle de la nation. Naturellement, le point traditionnellement le plus délicat de la critique contre le nationalisme est ce concept. Pour avoir une bonne discussion du problème, on doit partir d'un tel concept de la nation qui peut intégrer les éléments les plus

²² (Ignatieff, 1993)

²³ Cf. (Finlayson, 2003, p. 110)

importants de l'idée double (idéologique et de mouvement) du nationalisme. Un tel concept de la nation dispose d'un tas d'éléments relativement faciles à décrire, comme la culture commune, le passé commun et les conceptions communes concernant l'avenir, etc. Ces éléments plus ou moins connus sont rapportables à cinq éléments principaux, si l'on veut, les cinq dimensions du concept de la nation. Voici les éléments : territoriale, psychologique, culturelle, politique et historique.²⁴ On peut construire de diverses idées de la nation sur cette base conceptuelle. Dans les cadres tirés largement avec intention, « l'essai » de plusieurs interprétations peut nous amener au concept de la nation, fondé sur lequel, on serait capable d'expliquer sa « faiblesse » idéologique ainsi que son succès pratique.

Références

- Anderson, M., 2000. *States and Nationalism in Europe since 1945*. London: Routledge.
- Beck, J., 2005. *Territory and Terror: Conflicting Nationalism in the Basque Country*. New York: Routledge.
- Canovan, M., 1996. *Nationhood and Political Theory*. Cheltenham: Edward Elgar.
- Dawisha, A., 2005. *Arab Nationalism in the Twentieth Century: From Triumph to Despair*. Princeton NJ: University Press.
- Finlayson, A., 2003. Nationalism. In: *Political Ideologies*. New York: Routledge.
- Foucault, M., 1972. *The Archeology of Knowledge*. London: Routledge.
- Geertz, C., 1963. The Integrative Revolution: Primordial Sentiments and Civil Politics in the New States. In: *Old Societies and New States: The Quest for Modernity in Asia and Africa*. New York: Free Press.
- Gerstle, G., 2006. Race and Nation in the United States, Mexico, and Cuba, 1880-1940. In: D. P. Doyle, ed. *Nationalism in the New World*. Athens GA: University of Georgia Press.
- Goodin, R., ed., 1993. In: *A Companion to Contemporary Political Philosophy*. Oxford: Blackwell.
- Guibernau, M., 1996. *Nationalism: The Nation State and Nationalism in the Twentieth Century*. Cambridge: Polity Press.
- Hayes, C., 1931. *The Historical Evolution of Modern Nationalism*. New York: Richard R. Smith Inc.
- Hobsbawm, E., 1991. *Nations and Nationalism since 1780: Programme, Myth, Reality*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Hutchinson, J., ed., 1994. In: *Nationalism*. Oxford: Oxford University Press.
- Ignatieff, M., 1993. *Blood and Belonging: Journeys into the New Nationalism*. London: Chatto and Windus.
- Jaffrelot, C., 2007. *Hindu Nationalism: A Reader*. Princeton NJ: University Press.
- Kedourie, E., 1960. *Nationalism*. New York: Hutchinson and Co Ltd.
- Khalidi, R., 1997. *Palestinian Identity: The Construction of Modern National Consciousness*. New York: Columbia University Press.
- McLellan, D., 1995. *Ideology*. Buckingham: Open University Press.
- Pentland, C., 1973. *International Theory and European Integration*. London: Faber and Faber.
- Regehr, E., 1993. *War After the Cold War: Shaping a Canadian Response*, Waterloo, Ontario: Institute of Peace and Conflict Studies.
- Smith, A., 1992. National Identity and the Idea of European Unity. *International Affairs*, 68(2), pp. 55-76.
- Tamir, Y., 1993. *Liberal Nationalism*. Princeton: Princeton University Press.

Traduit par Boróka Madarász **

© DKE 2017

Le journal : <http://www.southeast-europe.org>

Courrier électronique : [dke\[at\]southeast-europe.org](mailto:dke[at]southeast-europe.org)

Attention ! *Cher chercheur !* Si vous souhaitez faire référence à cette étude ou en citer une partie, veuillez envoyer un courrier électronique au rédacteur en chef à l'adresse électronique [dke\[at\]southeast-europe.org](mailto:dke[at]southeast-europe.org).

Veuillez citer l'article de la manière suivante :

Sándor Pethő: La signification et la popularité du nationalisme. Traduction: Boróka Madarász. *International Relations Quarterly*, Vol.7. No.3 (Automne 2016) 1-10 p.

Merci de votre coopération. *Le rédacteur en chef*

²⁴ Cf. (Guibernau, 1996, p. 47)

** La traductrice : *Boróka Madarász* (1992). Elle a obtenu son diplôme de licence des études anglophones et francophones en 2016 à l'Université Eötvös Loránd (Budapest).